

**Poème**  
**Ecrits pour la pierre**

Michel Van Schendel

---

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Van Schendel, M. (1960). Poème : écrits pour la pierre. *Liberté*, 2(5), 294–296.

# Poème

## *ECRITS POUR LA PIERRE*

Sur la caresse du roc et à flanc de mémoire  
Sur le souvenir de ce pays  
Tu nais et t'inventes une terre

C'est l'oiseau des forêts mangées par le temps  
Et le poisson bleuté qui se changea en pierre  
La mousse aïna ton corps et ton repos l'aima  
Jusqu'au feu de tes mains grandies dans la parole de l'arbre

Et te voici couchée comme un brûlement d'arbre  
Puis te voici debout dans la mémoire du ciel  
Et tu es seule à perte de voix dans le pays cherché  
Où à perte de toi un homme t'inventa

Le voici de mousse et de calcaire pour te mieux dédoubler  
Et pour être ta bouche pierre fougère absence moisson  
Toi rôdeuse de crainte au rêve de midi

Arbre à peau douce flûte modulant ce pays de tes mains  
Un sein se cache sous la mousse  
L'intelligence est dans la paume  
Et la pierre construite adoube la bonté

Trombones corps aimants creusés sur la montagne  
Sourciers d'eau rousse orant au bord des lèvres  
La bouche a bu les feuilles et toute l'eau du monde

Comme paupière est l'acier pour le feu  
L'arbre marche vers toi  
Le corps épouse tout le vent  
L'arbre grandit vers toi  
La ville est respirable peau d'amour  
Et te voici soumise à tes propres futaies

Le soleil est le fruit de tes mains tu es seule  
 Tambour comme à midi dans le ciment d'été  
 Tu es seule tu es seule et pour toi  
 Les oiseaux de la nuit changent l'arbre en eau  
 Les poissons chantent

Voici que les éléments de la ville et la vase ont pris la forme du sourire  
 Voici que j'ai donné plus que l'eau ne peut tenir  
 Il y aura cette source et ce feu pour monter à cent lieues  
 Et bruit battant me perdre où la vase m'attend  
 Voici cette clarté  
 Et ce haut corps de toi que tu portes vers la nuit  
 Etre doux et bondir à feu d'air!  
 Je me tiens sur tes fonts je me perds à ta porte  
 Et me voici de l'eau pour laver ta mort lente ô toi plus belle que toi

---

J'ai dormi d'une oreille et j'ai marché cent jours  
 Tu t'appuyais à la croisée du vent  
 La ville grandissait pour devenir mon eau  
 En haut de la falaise le feu brûlerait le vent

Et le bras chante vers toi tous les poèmes d'Amérique  
 Calcination douceur l'augure de l'arbre t'invente  
 Tous les oiseaux sont morts dans la connaissance des feuilles  
 Ce bruit d'eau qu'il fait sur le bois et cette porte pour toi  
 Et cette haute pierre où tu t'asseois vitre du ciel  
 Les feuilles mêmes sont tombées  
 Il te reste la peau bleue de musique l'écorce  
 Dans la divagation de l'homme ouvert à la mousse  
 Où les oiseaux renaissent

La pierre  
 Le songe la vague  
 Qui hante la pierre au plus secret du vent  
 Rien n'est offert tout n'est pas dit  
 Le regard est proie pour l'ombre des gisants

---

Du plus profond j'ai ressaisi l'oiseau qui t'inaugure peuple du feu.  
 Le long d'échelles de cendre,  
 Les chevaux montaient par chants éteints.  
 Toute lumière se tut.  
 Berceuse, trombone, cuivre, sable

Sur ma ville inscrite en meurtrissures.  
Au mouvement tu te perdis.  
Les chevaux toujours mangeaient ce globe qui t'habite,  
Par mille comètes buvaient une eau lisible.

---

Te voici corps en mémoire  
L'astre descend à la première marche  
Les chevaux s'isolent dans le ciel  
L'astre fait nuée sans appel aux parois  
Te voici revenue où rien ne t'attendait  
Le feu te dénoue Impalpable ô toi

*Michel van SCHENDEL*